

les exigences de la colonisation était pour ainsi dire impossible ; le mieux était de s'adresser aux Métis qui, comme l'a dit lord Dufferin, "avaient déjà proclamé dans les tribus l'évangile de la paix, de la bonne volonté et du respect mutuel, avec des résultats également avantageux au chef sauvage dans sa loge et au colon dans son chantier." Nuls mieux qu'eux ne pouvaient servir d'ambassadeurs entre la race sauvage et le gouvernement ; ils auraient interprété les exigences de la civilisation à ces rudes habitants de la prairie et fait connaître à Ottawa, avec les besoins de la race sauvage, ses susceptibilités et ses préjugés qui ont été si souvent inutilement froissés.

Cette politique simple et sage ne présentait qu'un inconvénient, elle eut été équitable ; elle n'aurait ni servi les ambitions mesquines de fonctionnaires qui voulaient se donner des airs de satrapes au petit pied, ni permis de se donner librement cours à certains appétits qui ne voyaient dans les riches territoires du Nord-Ouest qu'une proie facile à saisir ; il aurait fallu, en un mot, renoncer à certaines spéculations inavouables dont le projet se forma du jour où le Nord-Ouest devint une des provinces de la Puissance. Pour le malheur du Canada, ceux qui avaient conçu ces beaux projets surent se faire écouter dans les conseils du gouvernement ; les haines de races et l'esprit de fanatisme firent le reste ; toujours est-il que, comme les Métis occupaient quelques-unes des meilleures terres, on fit tout pour les en chasser et on les en chassa ; on les considéra comme un peuple conquis ; Sir Garnet Wolseley, aujourd'hui lord Wolseley, les traita de "bandits et de lâches" ; au lieu de reconnaître leurs droits, on oublia à leur égard les prescriptions les plus élémentaires de la justice.

A la spéculation vinrent, comme nous venons de le dire, se joindre les haines de races ; on s'en allait disant tout haut qu'il fallait empêcher l'élément français de refaire dans l'Ouest une seconde province de Québec. Il serait long de dresser la liste des actes de dépréciation, des expulsions violentes, des persécutions de toutes sortes dont les malheureux Métis ont été victimes pour assurer le triomphe de la domination anglaise.

L'histoire des dix dernières années a été refaite trop souvent depuis quelque temps, et le journal *l'Etandard* publie sur ce sujet, en ce moment même, des études trop intéressantes pour que nous ayons la pensée d'entreprendre ce récit à notre tour ; ce que nous avons voulu montrer, c'est combien il eut été facile, en s'inspirant du simple bon sens et de l'équité la plus élémentaire, non seulement d'éviter les désastres qui ont marqué la malheureuse année 1885, mais de donner au Nord-Ouest la paix, et aux peuples qui l'ont toujours habité, une prospérité qu'ils n'ont plus connue depuis que la Confédération est entrée chez eux.

A-t-on au moins changé de ligne de conduite depuis la dure leçon